TRAORE NAMISSI

L'enfant monde

La danse des savoirs

roman

© 2025 NAMISSI TRAORE
Tous droits réservés.
Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite de l'auteur.

LE CHEMIN DE SIRA

Chapitre 1 : L'exil **6**

Chapitre 2 : L'horizon **15**

Chapitre 3 : La mémoire **29**

Chapitre 4 : Les paroles de sagesse **37**

Chapitre 5 : Les voix de sa conscience **44**

Chapitre 6 : La résolution **48**

À mon paternel, qui m'a appris à voir le monde avec lucidité et courage.

J'écrirai mon odyssée avec l'encre de mes limites, mais mes pas franchiront toujours la frontière de la fatalité. Face à l'épreuve, la persévérance l'emporte toujours sur la passivité.

Chapitre 1

L’exil

Une nuit de pleine lune, dans la forêt fruitière, non loin de la vallée des quatre-chemins, dans l'étau des guerres éternelles, le monde s'était brusquement effondré autour d'elle, laissant son cœur figé dans un silence de glace. Tout son être semblait suspendu, incapable de comprendre l'angoisse qui noua son âme telle une feuille emportée par un vent violent. Elle ne savait plus pourquoi elle se trouvait là, seule sous un ciel immense et silencieux. Le vent effleurait sa peau, caressait ses cheveux, et semblait murmurer des mots qu'elle ne comprenait pas. Mais tout au fond d'elle, elle sentit une chaleur étrange et rassurante, comme si l'univers entier veillait sur elle.

Autour d'elle, l'aube glissait doucement sur le paysage tandis que l'herbe haute frémissait et bruissait d'une vie minuscule. Insectes affairés, feuilles qui se froissaient, gouttes de rosée qui brillaient sous l'éclat d'un soleil orangé. Chaque son devenait un message, chaque mouvement, une attention discrète. Les yeux vers le ciel, le soleil timide glissait à travers les branches, dessinant des rayons dorés sur son visage. Elle sourit, un sourire pur, instinctif, avant même de savoir pourquoi.

Bientôt, des visiteurs inattendus apparurent. Les oiseaux vinrent d'abord, des moineaux et des merles aux plumes étincelantes. Ils déposèrent à ses pieds des graines et des baies rouges, brillantes sous le soleil du matin. Elle tendit la main avec précaution, ramassa les fruits et sentit une chaleur douce envahir ses bras et son torse. Elle goûta une baie, savourant le goût sucré et la texture juteuse. C'était comme si le monde lui offrait sa première bénédiction.

Puis vinrent même les renardeaux, silencieux et prudents. Le plus jeune s'approcha légèrement, et laissa tomber un fruit. Leurs yeux, pleins d'intelligence et de vigilance, semblaient lui dire : « Nous sommes là. Nous veillons sur toi. » Effrayée au début, elle caressa le pelage doux du canidae et sentit un lien étrange et profond, comme si elle venait de découvrir une nouvelle famille invisible.

Chaque jour apportait de nouvelles merveilles. Les ruisseaux glissaient sur les pierres en chantant, les fleurs s'inclinaient devant elle, et les papillons colorés dansaient autour de ses mains tendues. Elle écoutait le monde, elle en observait les détails. Le frémissement des

feuilles, le scintillement des araignées, le parfum de la terre après la pluie. Chaque découverte devenait une leçon silencieuse, une invitation à la patience, à la curiosité et à l'émerveillement.

Les nuits étaient aussi riches que les jours. Sous un ciel constellé d'étoiles, elle s'allongeait dans l'herbe humide et écoutait les murmures du vent en se demandant où se trouvait sa famille. Elle imaginait que les étoiles lui parlaient, lui racontaient des histoires anciennes et infinies. Parfois, une chouette hululait au loin, et elle souriait en pensant que même dans l'obscurité, il y avait des yeux attentifs, veillant sur elle.

Elle constatait que le monde n'était pas seulement ce que l'on voit, il était fait de forces invisibles, de voix silencieuses et de présences bienveillantes. Même abandonnée aux yeux des hommes, elle n'était jamais seule. Les animaux, le vent, la lumière et les rivières tissaient autour d'elle un cocon de protection subtil mais puissant.

Chaque geste, chaque détail, chaque son semblait lui dire : Tu n'es pas seule, nous veillons sur toi. Elle sentit son cœur s'ouvrir, se remplir d'une chaleur douce et constante, tel un feu intérieur qui ne s'éteindrait jamais. Elle se leva, fit des pas hésitants, le visage baigné d'espoir et de curiosité.

Tout au fond de son être, elle sentait que ce voyage ne faisait que commencer. Les arbres, les fleurs, les animaux et le vent étaient ses compagnons, ses guides et ses protecteurs. Chaque pas sur cette terre d'exil était un apprentissage, chaque respiration un lien avec le monde.

C'est alors qu'une silhouette apparut entre les arbres. C'était une femme, drapée d'un voile simple, tenant à la main une lampe dont la flamme vacillait.

La petite fille, hésitante, la regarda avec crainte et murmura d'une voix tremblante :

- *« Est-ce toi mère ?»*

La femme s'approcha lentement, ses yeux brillants de tendresse. Elle posa une main chaude sur l'épaule fragile de l'enfant et répondit avec une douceur qui apaisa aussitôt ses peurs :

- *« Comment t'es-tu retrouvée ici, mon enfant ? » lui demanda calmement la dame.*
- ***Sira** : « Qui êtes-vous ? »*
- ***«** Je suis celle qui t'accompagnera, je suis une guérisseuse **»** répondit-elle.*

La petite écarquilla les yeux, surprise d'entendre cette voix qui ne lui fut jamais révélée. La femme sourit et ajouta : **«** Comment t'appelles-tu ?**»**

- ***«** Je m'appelle Sira, **»***
- ***«** Comment t'es-tu retrouvée ici ? **»** rétorqua la dame.*
- ***Sira «** Le chaos régnait sur mon village. Mes parents me demandèrent de courir, sans jamais m'arrêter, promettant qu'ils viendraient me retrouver. À bout de forces, je finis par m'écrouler dans ce petit paradis où j'avais l'habitude de jouer avec mon paternel, inconsciente que ce refuge serait mon unique répit. **»***
- ***«** Tu ne m'as pas attendue en vain. Depuis toujours, l'univers veille sur toi, et moi je suis venue pour marcher à tes côtés. Je me nomme Selva. **»***
- ***«** Mais vous n'êtes pas ma mère, ni même un membre de ma famille, pourquoi m'aideriez-vous ? **»** rétorqua Sira.*
- ***Selva : «** La famille, ce sont les âmes qui s'aiment et se soutiennent au-delà des liens du sang. **»***
- ***Sira :«** Reverrai-je mes parents ? Ils avaient promis de venir me rejoindre. **»***
- ***Selva : «** Certaines étoiles s'éclipsent sans que l'on ne s'en aperçoive et crois-moi, tes parents ne font pas partie de celles-là. Garde-les dans tes souvenirs. **»***
- ***Sira : «** Où allons-nous Selva ? **»***
- ***Selva :«** Quelque part là-bas, chez moi, chez nous. **»***

Sira se leva lentement, les pieds nus caressant la rosée fraîche, et observa le monde autour d'elle. Chaque feuille semblait vibrer d'une énergie mystérieuse, chaque fleur cachait un éclat de couleur qu'elle n'avait jamais pris le soin d'observer auparavant. Sira s'éveilla le lendemain matin avec le chant des oiseaux comme berceuse.

Elle s'approcha d'un petit ruisseau qui serpentait entre les pierres. L'eau scintillait comme mille diamants et glissait en chuchotant des secrets que seule elle pouvait entendre. Sira

tendit les mains pour toucher l'eau glacée, et un frisson parcourut son corps, la faisant rire. Le son de son rire se mêla aux murmures du vent et aux froissements des feuilles, créant une symphonie délicate.

Les papillons s'agitaient autour d'elle, formant un ballet étrange et parfait. Une coccinelle se posa sur son doigt et la regarda de ses petits yeux noirs. Sira rit doucement, fascinée par sa lenteur et la délicatesse de ses mouvements. Elle les observa multicolores, en train de virevolter au-dessus des fleurs, comme s'ils dansaient pour elle, et elle sentit un émerveillement profond s'installer dans son cœur.

Les arbres, silencieux mais majestueux, semblaient la regarder. Leurs branches formaient des arcs et des tunnels, l'invitant à explorer et à découvrir des chemins secrets. Elle marcha lentement, savourant chaque odeur, chaque bruissement de feuilles, chaque éclat de lumière qui se reflétait sur l'eau.

Puis elle rencontra un groupe de petits animaux, écureuils et hérissons, qui la regardaient avec curiosité. Sira leur offrit quelques baies rouges qu'elle avait trouvées la veille. Les animaux s'approchèrent avec prudence, goûtèrent la nourriture et repartirent en sautillant parmi les herbes, laissant derrière eux une atmosphère de joie et de légèreté. Elle rit encore, émerveillée par le monde bien que son souvenir fût rempli de tristesse.

Au fil de la journée, Sira découvrit des merveilles minuscules mais fascinantes, des fleurs aux pétales fragiles, des insectes aux couleurs éclatantes, des cailloux aux formes étranges et parfaites. Chaque élément de la nature semblait lui parler, lui montrer que même dans le silence, il y avait une beauté infinie.

Quand le soleil commença à descendre vers l'horizon, elle s'assit sur une colline non loin de sa nouvelle demeure. Le ciel s'embrasait de rouge, d'orange et de violet. Les rivières étincelaient comme des rubans d'argent et les oiseaux rentraient à leur nid, chantant leurs derniers adieux du jour. Sira contempla ce spectacle sentant dans son cœur que le monde était vaste, mystérieux et rempli de beauté, même dans ses détails les plus discrets.

La nuit arriva, et le ciel se remplit d'étoiles. Sira s'allongea sur son lit après le souper, les yeux grands ouverts, elle observa la Voie lactée par sa fenêtre s'étendre au-dessus d'elle. Elle comprit qu'émerveillement et joie pouvaient exister même dans la tristesse, et que le monde offrait des cadeaux invisibles à ceux qui savaient regarder.

Puis soudain Selva entra dans sa chambre. Sira lui demanda pourquoi même les renardeaux lui apportaient des fruits quand elle était toute seule dans la forêt ? Se doutant bien que ces espèces sont des prédateurs naturels des humains.

- ***Selva : «*** *Parce qu'ils ont ressenti ton innocence. Dans certaines circonstances, les animaux les plus féroces font parfois preuve de plus d'humanité que les hommes.»*
- ***Sira*** *: « Je souhaite que les humains arrêtent la chasse. »*
- ***Selva*** *: « Avec le temps, tu comprendras que la communauté des êtres vivants n'est pas une communauté morale. Tu sais, si tous les êtres vivants se respectaient parfaitement les uns les autres, il n'y aurait plus de vie. »*
- ***Sira*** *: « Je ne comprends pas tes mots Selva. »*
- ***Selva*** *: « Dans la vaste toile de la vie, un simple végétal nourrit bien plus qu'il n'y paraît. L'herbe, humble et silencieuse, capte la lumière du soleil pour grandir. Elle devient alors la subsistance du lièvre, qui se nourrit de ses feuilles. Mais ce même lièvre, à son tour, devient la proie du renard, qui trouve en lui la force de survivre. Ainsi, du végétal au lièvre, du lièvre au renard, se dessine une chaîne invisible où chaque être dépend de l'autre. La vie ne tient pas à l'isolement, mais à l'équilibre fragile de cette solidarité silencieuse qui relie toutes les existences. »*
- ***Sira*** *: « Je comprends mieux. Peux-tu me raconter une histoire ? Ma mère le faisait souvent. »*
- ***Selva*** *: « Connais-tu celle de Shéhérazade ? »*
- ***Sira : «*** *J'aimerais bien que tu me la racontes. »*
- ***Selva :***

  « Il était une fois, dans un royaume lointain,
  Un sultan triste et colérique, cruel et certain.
  Chaque nuit, il prenait une épouse, puis la perdait,

Craignant que les femmes ne trahissent ses secrets.
Mais vint Shéhérazade, fille de sagesse et d'esprit,
Elle avait un plan, un don pour le récit.
La première nuit, elle commença son histoire,
Une fable, un conte, un monde plein de gloire.
Le sultan, intrigué, voulut entendre la suite,
Elle s'arrêta au moment précis, juste en limite.
Chaque soir, un nouveau conte, une nouvelle magie,
Et mille et une nuits passèrent ainsi.
Les rimes de ses paroles dansaient dans la nuit,
Elle dompta la colère, éveilla l'esprit.
Par sa voix, sa sagesse et son art infini,
Shéhérazade défia le cours du destin et sauva sa vie. »

- ***Sira** : « Selva tu sais, quand je serai grande, j'écrirai mon histoire et comme Shéhérazade, je ne me soumettrai jamais à la fatalité. »*
- ***Selva** : « Souhaiterais-tu que je te fasse un vœu ? »*
- *« Oui Selva ! » répondit Sira.*
- ***Selva** :« Puisses-tu écrire ton histoire et façonner chaque nuit d'incertitude en une aurore d'espoir et de victoire comme Shéhérazade dans ses mille et une nuits. »*

Sira s'endormit, consciente que chaque jour apporterait de nouvelles découvertes, de nouvelles raisons de vivre et de sourire.

Les années passèrent et elle avançait sur le chemin qui lui était offert, les pas légers mais prudents. Souvent, elle entendait des murmures qu'elle ne comprenait pas toujours. Le vent qui passait dans les branches, le bruissement des feuilles, et parfois des cris lointains. Tout semblait lui rappeler que le monde n'était pas seulement doux.

Elle rencontra bientôt d'autres enfants qui vivaient à quelques lieux de sa demeure avec qui elle jouait. Certains étaient tristes, les vêtements sales et les visages marqués par la faim et la solitude. Sira ne savait pas comment réagir. La tristesse et la peur se mêlaient dans son cœur. Elle sentit la douleur de ces enfants comme si elle était la sienne. Parfois,

ces lieux qui autrefois chantaient joyeusement semblaient murmurer des secrets graves et solennels, comme si la nature elle-même lui enseignait que la vie pouvait être morose.

Quelquefois, les animaux qui l'avaient protégée jusqu'ici apparaissaient plus prudents, certains se tenant à distance. Parfois les oiseaux ne chantaient plus aussi librement, les renards semblaient hésiter avant de s'approcher. Sira sentit le poids de la solitude et du doute, mais elle continua de marcher, poussée par une curiosité mêlée d'inquiétude.

Un soir, elle s'arrêta près d'un arbre ancien, ses branches tordues semblant former des mains qui voulaient la retenir. Elle s'assit au pied de l'arbre, le visage enfoui dans ses bras, et pleura longuement. Ce soir-là les étoiles semblaient lointaines, presque froides. Le vent passa, silencieux, comme pour lui répondre que certaines questions n'ont pas de réponse immédiate.

Sira se rappela alors les gestes simples de bonté qu'elle avait vus. Un oiseau qui partage sa nourriture, un renard qui s'approche. Elle soupçonna que même dans l'ombre, l'étincelle pouvait exister, mais qu'elle demandait du courage et de l'attention. Elle se releva, et décida de continuer son chemin vers la maison, impatiente de retrouver Selva.

Elle traversa des clairières sombres où les arbres semblaient former des tunnels de silence. Chaque pas résonnait sur la terre humide, et son cœur battait avec force. Elle rencontra un lapin au pied fragile, un oiseau tombé du nid. Elle donna une pomme au lapin et stabilisa sa patte à l'aide de son écharpe puis, elle prit l'oiseau dans ses mains et le déposa au point le plus haut qu'elle pouvait atteindre, de l'arbre dont il est tombé. Ces rencontres la remplissaient de tristesse, mais aussi d'une volonté nouvelle de protéger.

Sira passa des heures à observer les ombres qui bougeaient avec le vent, les feuilles qui tombaient, les branches qui craquaient. Elle apprit à discerner le mouvement de la menace, à écouter le silence et à reconnaître les signes que la nature lui envoyait. Le doute restait, mais il devint moins écrasant.

De retour à la maison lorsque Selva rentra pour lui souhaiter une paisible nuit, Sira lui demanda : « Ne suis-je donc pas la seule à avoir éprouvé la tristesse ? »

- ***Selva*** *: « Vivre n'est pas un long fleuve tranquille. Tous les êtres éprouvent de la tristesse au cours de leur vie ma petite Sira. Le plus important c'est qu'elle ne t'empêche pas de te relever et d'avancer. »*
- ***Sira*** *: « Sans vous cette nuit, aurais-je eu la force de me relever et d'avancer ? »*
- ***Selva*** *: « Nous avons tous besoin d'une aide au cours de notre vie aussi infime soit elle. Mais n'oublie pas que la plus grande d'entre elles vient de toi. C'est cette force intérieure qui t'a aidée à ne pas perdre ton humanité face à la disparition de tes parents cette nuit. »*
- ***Sira*** *: « Connaîtrai-je d'autres souffrances ? »*
- ***Selva*** *: « Oui sûrement, mais également des moments heureux. Bientôt, nous ferons un voyage de six hivers et six étés au-delà de la vallée des quatre-chemins. Surtout n'oublie pas* ***:*** *"Puisses-tu écrire ton histoire et façonner chaque nuit d'incertitude en une aurore d'espoir et de victoire comme Shéhérazade dans ses mille et une nuits.'' »*

Sira ferma les yeux, respirant profondément, loin de se douter de ce qui l'attendrait au-delà de l'horizon.

Chapitre 2

L’horizon

Durant deux mille nuits, à pied, à cheval, en bateau, sur les routes et les flots, des sentiers poussiéreux aux océans sans fin, Sira et la guérisseuse Selva ont parcouru une vaste toile, où chaque lieu, chaque être et chaque culture, racontait une histoire. Ce n'était pas seulement voir, c'était sentir, écouter et apprendre. Entre phénomènes naturels mystérieux et merveilles façonnées par l'homme, chaque pas était un poème vivant.

En Afrique

- *À travers les terres sahéliennes du Burkina Faso, sous le ciel chaud où dansaient les saisons,*
  S'élevait Sya, fière et avec raison.
  Ville de rythmes, d'argile et d'histoire,
  Où chaque rue gardait un peu de mémoire.

  Les tam-tams battaient au cœur du soir,
  Non loin, la vallée du Kou traçait son chemin avec des rizières d'espoir.
  Entre les cases et les grands arbres verts,
  Le temps s'arrêtait, paisible et clair.

  La vieille demeure de prière veillait, noble et ancienne,
  Faisant de cette terre une chose humaine.
  Ses murs de banco, dorés de soleil,
  Chantaient la foi au matin vermeil.

  La ville de Sya, perle d'argile,
  Berçait les âmes, douce et fertile.
  Ses marchés bruissaient de mille couleurs,
  Et les enfants riaient, semant la chaleur.

  Terre du Faso, carrefour du monde,
  Où la sagesse était chose profonde,

Sya respirait, humble et éternelle,
Comme une prière sous les étoiles nouvelles.

Bobo-Dioulasso, cœur vibrant du Faso,
Son nom résonnait, simple et beau.
Et quiconque te voyait ne t'oubliait pas,
Car vivre en toi, c'était aimer Sya.

- *Loin de là, sous le soleil doré de l'Égypte,*
  La grande pyramide de Gizeh s'élançait vers le ciel,
  Monument colossal, incarnation de l'ingéniosité humaine.
  Chaque pierre, lourde de secrets et de rêves,
  Formait un escalier vers l'éternité,
  Un hommage silencieux aux rois des temps passés.

- *Le Désert du Namib abritait des dunes rouges qui changeaient selon la lumière et l'heure.*
  Il murmurait patience et force intérieure.
  Les Himbas vivaient en harmonie avec chaque grain de sable,
  Et chaque rencontre avec la nature devenait remarquable.
  Dans les montagnes, les éléphants révélaient intelligence et sensibilité,
  Leurs yeux racontaient la communauté et la sérénité.
  Je respectais ces êtres, j'apprenais l'humilité,
  Je voyais que la vie s'épanouissait dans l'empathie et la solidarité.

- *Je suis montée dans les montagnes du Lesotho.*
  La neige tombait doucement sur mes épaules.
  Le vent était froid, mais l'air était pur.

  Les vallées étaient toutes blanches,
  Les rivières brillaient comme du cristal.

Mes pas crissaient dans le silence,
Et je me sentais heureuse avec la nature.

Les toits de chaume se courbaient sous le poids de la neige,
Les moutons et les chevaux marchaient lentement.
Chaque flocon semblait raconter une histoire.

Je levais les yeux vers le ciel bleu,
Et les montagnes me semblaient immenses et fières.
Dans ce froid, je comprenais la beauté simple du monde,
Et je gardais en moi ce silence lumineux.

En Afrique, je comprenais que la parole était un trésor vivant. Les histoires, les chants et les proverbes, unissaient les générations et faisaient de chaque rencontre un moment sacré. La culture ne se lisait pas dans les livres, mais dans le souffle des anciens et dans les rires des enfants. L'Afrique se caractérisait par une profonde tradition de l'oralité, où les histoires, les valeurs et les savoirs se transmettaient par la parole : griots, contes, chants, proverbes. Cette culture orale créait un lien fort entre les générations et faisait de la mémoire collective un pilier de l'identité.

En Amérique du Sud

- *L'Amazonie était la cathédrale verte brésilienne.*
  Ses arbres géants s'élançaient vers un ciel de velours,
  Et les jaguars glissaient en silence, gardiens du jour.
  Les toucans aux becs flamboyants illuminaient le parcours,
  Et les paresseux se balançaient dans un rythme d'amour.
  Chaque feuille, chaque rivière avait un esprit, me disaient les anciens,
  Respecter la forêt, c'était respecter ce lien.
  J'apprenais patience et sagesse dans ce vaste univers,
  Et que la vie dans sa diversité était une promesse à traverser.

- *Le temple des étoiles (Chichén Itzá) du Mexique touchait le ciel et le temps,*
  Chaque pierre était alignée, chaque escalier était un chant.
  Les Mayas savaient lire le cosmos avec intelligence,
  Ils gravaient l'univers dans la pierre et la patience.
  J'observais les ombres, je sentais le vent sur la pierre,
  Je comprenais que l'Homme pouvait être lumière.
  Mathématiques, étoiles et rituels s'entrelaçaient,
  Et le passé et le présent doucement se surpassaient.

- *Je marchais sur une mer de sel qui semblait toucher le ciel, c'était le Salar d'Uyuni.*
  Là-bas, en Bolivie, à plus de 3 600 mètres où l'air devenait plus léger.
  On me disait que c'était le plus grand miroir naturel du monde,
  Et je comprenais pourquoi à chaque pas que je faisais.

  Pendant la saison des pluies, le sol réfléchissait tout.
  Le ciel, les nuages, la lumière,
  Et je voyais le monde se dédoubler sous mes yeux,
  Comme si je traversais un rêve qui n'appartenait qu'au vent.

  Quand la saison sèche revenait, le désert changeait de visage.
  Il dévoilait une infinité d'hexagones, parfaits, silencieux,
  Un immense puzzle qui s'étendait jusqu'à l'horizon.
  Je suivais leurs lignes comme on suit les traces d'un secret ancien.

  De jour, le Salar brillait comme une lumière sans fin,
  Et de nuit, il s'ouvrait sur un ciel étoilé d'une pureté rare.
  Je restais là, immobile, comme si les étoiles elles-mêmes me racontaient son histoire.

- *Le lac Maracaibo, au Venezuela, s'embrasait sous des éclairs sans fin.*
  Deux cent soixante nuits par an, le tonnerre prenait son chemin.

Les habitants murmuraient que ce feu était un message divin,
Et que les ancêtres parlaient à travers les éclairs, chaque matin.
Nous marchions sur les rives, et je sentais l'air chargé de mystère,
Nous écoutions le grondement et frissonnions de lumière.
J'apprenais que la nature était puissante et fière,
Et que l'homme, devant elle, n'était jamais solitaire.

En Amérique du Sud, je découvrais que la diversité était une lumière. Ici, les traditions indigènes, africaines et européennes se mêlaient pour créer une identité forte et vivante. La nature et les hommes marchaient ensemble, et tout semblait respirer dans un équilibre vibrant. L'Amérique du Sud portait une culture métissée, issue de l'héritage autochtone, des influences africaines et de la colonisation européenne. Ce mélange se retrouvait dans les traditions, la musique, la spiritualité, la cuisine et la relation profonde à la nature.

En Amérique du Nord

- *La Bouilloire du Diable du Minnesota aux États-Unis, représentait un mystère liquide.*
  La cascade se divisait, mais l'une des moitiés s'évanouissait,
  Les Ojibwa et Sioux disaient qu'elle menait où le monde fuyait.
  Colorants et balles de ping-pong n'avaient rien fait surgir,
  Seul le murmure de l'eau continuait de nous séduire.
  Je respectais le mystère plutôt que de chercher à l'expliquer,
  C'était là la leçon que ce lieu venait m'enseigner.
  Certains secrets se vivaient, sans jamais s'éteindre.

- *Face à Hyperion, la baleine bleue était rappelée à sa fragile petitesse.*
  Élevé depuis deux millénaires, le séquoia californien incarnait un géant silencieux et sage,
  Hyperion m'enseignait le temps, la patience et l'âge.
  Je touchais son écorce, j'observais ses branches majestueuses,

Je comprenais que la nature était une force précieuse.
Ces arbres géants étaient des monuments vivants,
Des maîtres silencieux, des témoins du temps.

En Amérique du Nord, je sentais que la nature était un maître silencieux. Les rivières, les montagnes et les arbres enseignaient l'humilité et la patience. Traverser un canyon ou toucher l'écorce d'un sequoia, c'était comme écouter un ancien murmure du monde. La culture nord-américaine valorisait la spiritualité de la nature et l'exploration, héritage des peuples autochtones et de la conquête des grands espaces. Le territoire était perçu comme une source d'enseignement où montagnes, forêts, cascades occupaient une place fondamentale.

En Asie

- *Au cœur des Indes, sous un ciel éclatant,*
  Un empereur, Shah Jahan, pleurait son aimée charmante.
  Mumtaz Mahal, son épouse partie trop tôt,
  Il décida de construire pour elle un joyau.
  Le Taj Mahal, blanc comme la lune sur l'eau,
  Élevant sa mémoire plus haut que les cieux eux-mêmes.
  Chaque pierre sculptée, chaque jardin décoré,
  Racontait un amour que la mort n'a pu effacer.
  Son marbre blanc qui scintillait sous le soleil était parfumé de jasmin,
  Et chaque pierre racontait un amour qui traversait le destin.
  Les émotions devenaient architecture et mémoire,
  Transformant la douleur en un poème illusoire.
  Je marchais dans les jardins, je respirais cette grandeur,
  Je sentais que certaines passions défiaient la peur.
  Le Taj Mahal me rappelait que le cœur pouvait créer l'éternité,
  Et que la beauté naissait souvent de l'intensité.

- *Fuji était la géante japonaise aux mille couleurs,*

Au pied du sommet sacré, s'épanouissaient les cerisiers en fleurs.
Leurs pétales roses dansaient au vent léger,
Comme un doux rêve que le temps venait caresser.

Au printemps, le Shibazakura tapissait la terre,
Rose, violet et blanc, un arc-en-ciel éphémère.
Les randonneurs s'avançaient entre pins et fleurs,
Respirant le parfum que Fuji leur offrait à toute heure.

L'été montrait les lys et gentianes des montagnes,
Et l'air se remplissait de douces campagnes.
Les hortensias éclataient sous la pluie fine,
Comme des perles d'eau sur une toile divine.

Quand l'automne peignait les érables de feu,
Le Kikyo et les fleurs alpines formaient un lieu
Où chaque pétale semblait doucement murmurer
Les secrets anciens que la montagne savait garder.

Ô Fuji, géante au cœur des saisons,
Ses fleurs racontaient le passage du temps avec passion.
Et sous les cerisiers, le monde semblait rêver,
Au rythme des saisons que tu faisais chanter.

- *La Grande Muraille de l'empire du milieu serpentait sur des milliers de kilomètres.*
Chaque pierre racontait la peur, la force et le soleil levé.
Je marchais sur ses pavés, j'entendais le vent dans les tours,
Je touchais la mémoire, la discipline et l'amour.
Le courage collectif et la patience étaient gravés ici,
Et l'histoire s'écrivait dans ses pierres et ses cris.

La muraille m'enseignait que l'union transcendait le temps,
Et que l'Homme pouvait devenir maître de ses élans.

- *La Porte de l'Enfer du Turkménistan brûlait au milieu du désert silencieux,*
  Les nomades racontaient qu'il menait vers des cieux mystérieux.
  J'approchais, je sentais la chaleur, j'entendais le feu rugir,
  Je comprenais que certaines merveilles n'étaient pas à saisir.
  Je respectais, je contemplais, je laissais mon âme s'émerveiller.
  C'était la leçon que ce lieu ardent venait de m'offrir.
  Un feu éternel qui m'enseignait le mystère.

En Asie, j'apprenais que l'harmonie était la clé du temps et de la vie. Chaque temple, chaque jardin, chaque geste quotidien reflétait l'équilibre entre l'homme et l'univers. La patience, le respect et la contemplation devenaient des forces capables de guider toute existence. L'Asie se distinguait par des philosophies qui unissaient l'être humain au cosmos : bouddhisme, hindouisme, taoïsme, confucianisme. Ces traditions privilégiaient la patience, l'harmonie, l'équilibre et la recherche intérieure, visibles autant dans l'art que dans la vie quotidienne.

En Europe

- *Le Colisée italien racontait des histoires de gloire et de fer,*
  Des combats de gladiateurs résonnaient dans l'air.
  Chaque pierre témoignait de la grandeur et de la peur,
  Beauté et cruauté se mêlaient dans cette lueur.
  Je marchais dans ses corridors, touchais le marbre ancien,
  Je sentais la vie passée, ses drames et ses liens.
  Histoire complexe, leçons de courage et d'art,
  Où chaque souffle du passé frappait droit dans le cœur.

- *Au cœur des Yvelines en France, Versailles était plus qu'un palais de pierre et d'or.*
  Ses allées dorées s'étendaient sous le ciel lumineux,
  Ses fontaines chantaient doucement aux passants curieux.
  Je marchais parmi les fleurs, je caressais les pierres,
  Je sentais que le passé et le présent partageaient la même lumière.
  Chaque reflet, chaque statue, chaque éclat scintillant,
  Me rappelait que l'histoire vivait également dans l'instant.

- *Au-delà des contrées, Les fjords de Norvège regorgeaient de glaciers et de légendes.*
  Falaises abruptes, eaux profondes et miroir argenté,
  Les glaciers sculptaient le temps, les légendes du passé.
  Le vent portait les récits des Vikings courageux,
  Navigants des mers froides, téméraires et audacieux.
  J'observais l'eau, j'écoutais les chants du vent,
  Je comprenais que la patience était un art vivant.
  La nature parlait à ceux qui savaient écouter,
  Et le temps devenait maître de toute vérité.

En Europe, je voyais que la mémoire et le patrimoine étaient vivants. Les pierres, les palais, les statues et les rues racontaient des siècles d'histoire, de luttes et de créations. Marcher dans ces lieux, c'était toucher du doigt la grandeur et la fragilité de l'humanité. L'Europe possédait une culture de la mémoire et du patrimoine, où l'histoire était omniprésente dans l'architecture, les arts et les institutions. Chaque ville, chaque monument rappelait des siècles de dynasties, de créations artistiques, de révolutions et de pensées philosophiques.

Au Moyen-Orient

- *Dans le cœur rouge du désert, Petra s'éveillait en Jordanie.*
  Les façades sculptées de la cité rose brillaient comme des éclats de feu.
  Telles des pages figées d'un livre ancien,
  Où chaque creux raconte la vie d'un peuple oublié.

Les vents du temps caressaient ses murs roses,
Et l'écho de mille pas résonnait encore entre les gorges,
De ces souvenirs silencieux d'un passé qui défiait l'oubli.
Les pas des voyageurs résonnaient dans la pierre,
Comme un écho des caravanes d'autrefois.
Je levais les yeux vers les montagnes alentours,
Et je voyais l'immensité du désert qui entourait la cité rose.
Chaque pierre semblait vivante, chaque creux portait un secret,
Et moi, au milieu de ce silence,
Je comprenais que la beauté pouvait traverser le temps,
Et que Petra racontait ses histoires à quiconque savait regarder.

- *À Jérusalem, le Mur des Lamentations racontait les temps du passé,*
  Chaque prière glissait doucement.
  Les mains se posaient avec espoir,
  Le cœur cherchait paix et mémoire.
  Mur ancien, il portait les rêves dans les yeux de ses fidèles.
  Je marchais près du Mur des Lamentations,
  Les pierres anciennes semblaient respirer sous mes doigts.
  Chaque fissure portait des espoirs silencieux,
  Et je voyais les mains se poser avec douceur,
  Comme si chaque geste pouvait toucher le ciel.
  Je voyais des fidèles murmurer, lever les yeux au-dessus du mur,
  Leurs voix se mêlaient au vent chaud de la ville.
  Chaque pierre racontait un passé profond et vivant,
  Et moi, je sentais que le sacré habitait chaque instant.
  Dans ce silence vibrant, je comprenais que la foi était un lien,
  Un fil invisible entre le monde et les cieux.

- *Je marchais dans la cour de la mosquée Sheikh Zayed, aux Émirats Arabes Unis*
  On me disait que ce lieu était l'un des plus grands au monde,
  Et que des milliers de voix pouvaient s'y unir.
  Le marbre blanc brillait sous le soleil éclatant.
  Les coupoles semblaient toucher le ciel,
  Et chaque colonne dessinait des ombres délicates sur le sol.
  Je voyais les jardins refléter la lumière,
  Les mosaïques et les lustres scintillaient doucement.
  Tout autour, le silence et la grandeur inspiraient le respect,
  Et je sentais que chaque détail portait un hommage à la beauté et à la foi.
  Je levais les yeux, et je voyais l'immensité de l'architecture,
  Comme si la lumière elle-même racontait une histoire éternelle.

Au Moyen-Orient, je m'apercevais que le sacré habitait le quotidien. Dans le désert, dans les villes anciennes et dans les prières murmurées, la foi et l'hospitalité façonnaient la vie des hommes. Chaque geste, chaque regard, chaque pierre racontait un lien profond avec le ciel et le passé. Le Moyen-Orient représentait le berceau des religions monothéistes, où la spiritualité, l'hospitalité et le rapport au sacré étaient profondément ancrés. Les villes et les déserts racontaient une longue tradition de commerce, de science, de poésie et de foi.

En Océanie

- *Hokatu était le souffle des Marquises, là-bas en Polynésie.*
  Perle perdue dans l'océan,
  Où le vent racontait mille légendes aux enfants.
  Les collines vertes se pliaient sous le soleil,
  Et les falaises se mirent dans l'azur sans pareil.

  Les artisans sculptaient des rêves dans le bois,
  Chaque tiki portait un éclat de leur voix.
  Les pétroglyphes anciens, gravés dans la pierre,

Chuchotaient aux voyageurs le souffle de la mer.

Les vagues berçaient l'île dans leur chant bleu,
Et le ciel embrassait les monts d'un rouge feu.
Hokatu respirait au rythme du temps,
Ici, chaque instant semblait éternellement vivant.

Île oubliée, au cœur des Marquises,
Son silence est un poème que la mer récitait.
Dans ses ruelles, dans son souffle de vent,
On sentait l'âme des Hommes, fière et vibrante.

- *Uluru était australienne, et sa roche montrait des fissures et des couleurs, qui racontaient des légendes.*
  Orange doré au matin,
  Ocre sous le midi,
  Rouge et pourpre au crépuscule.
  Je marchais autour, j'écoutais le vent, je touchais la pierre,
  Je comprenais que l'homme et la terre partageaient ce mystère.
  Chaque couleur, chaque ombre, chaque fissure m'enseignait,
  Que la continuité de la vie était un lien que rien ne freinait.
  La spiritualité et la géographie s'entrelaçaient ici,
  Et chaque pas devenait hommage à l'infini.

En Océanie, je comprenais que la terre et la mer étaient des ancêtres vivants. Les légendes, les danses, les tatouages et les chants exprimaient un respect total pour le monde naturel. Ici, chaque pas sur la terre et chaque regard vers l'océan étaient un hommage à la continuité de la vie. L'Océanie se distinguait par sa relation sacrée à la terre et à l'océan, qui étaient considérés comme des ancêtres, des guides et des protecteurs. Les légendes, les danses, les tatouages et les arts exprimaient l'appartenance à la nature et au clan.

Et c’est ainsi que durant deux mille nuits, Sira continua à parcourir le monde, cherchant à en saisir son âme et ses récits, afin de nourrir de chaque instant et de chaque souvenir sa mémoire.

Chapitre 3

La mémoire

En découvrant le monde, Sira fut émerveillée par ses chants et ses merveilles, mais derrière la splendeur, elle avait aussi vu des cicatrices anciennes. Au sein des sociétés, chaque lumière projetait son ombre, chaque sourire cachait une douleur. Dans certaines villes, elle avait entendu les échos de la guerre, les murs portaient encore les blessures de la colère.

Elle se souvint.

Son innocence lui faisait croire que la fresque de ce monde ne portait que des éclats de beauté. C'est en voyant les larmes et les douleurs qu'elle comprit qu'elle était également façonnée par la tragédie. Le monde incarnait la rose et ses épines. Entre bonheur et souffrance, création et destruction, cette dualité rendait l'existence profonde et intense. Soudain, elle se laissa emporter par le souvenir des discussions avec Selva durant leur voyage. Elles avaient parlé du passé et du présent, exploré les échos qui traversent les siècles, et observé avec une étrange clarté combien les défis de l'humanité semblent se répéter, sous des formes différentes mais toujours persistantes. Elles avaient évoqué les leçons à tirer des victoires et des erreurs, des gloires et des tragédies, et comment, malgré le temps qui passe, l'Homme semble marcher sur un chemin où l'histoire se mêle constamment à la réalité contemporaine.

- ***Sira :*** *« Selva, plus je découvre le monde et plus je suis émerveillée par ses chants, ses paysages et ses merveilles. Mais derrière cette splendeur, j'ai vu des cicatrices anciennes. Chaque lumière semblait projeter une ombre, chaque sourire cachait une douleur. Comment peut-on regarder le monde avec des yeux qui voient à la fois la beauté et la tragédie sans se perdre ?* **»**

- ***Selva :*** *« C'est justement cela, Sira. Le monde ne se lit pas seulement avec les yeux, il faut apprendre à le lire avec le cœur et l'esprit. Chaque éclat de vie a ses épines, chaque bonheur porte sa part de souffrance. La beauté et la tragédie sont toujours mêlées, et c'est cette dualité qui rend l'existence profonde et intense.* **»**

- ***Sira :*** *« Je me souviens de ce que tu m'as raconté sur la bataille d'Austerlitz. Napoléon brillait comme un astre de guerre…* **»**

- ***Selva :*** *« Oui, le 2 décembre 1805, sur les hauteurs d'Austerlitz, l'empereur déploya tout son génie militaire. Face aux armées coalisées, il semblait invincible. Ce jour-là, il incarnait la puissance, la stratégie et l'illusion d'un dieu de la guerre. Mais il ne faut jamais oublier que derrière la gloire, la nature prépare toujours son équilibre. L'ourse, patiente et immuable, attendait dans l'ombre de ses plaines glacées. Sept ans plus tard, lors de la campagne de Russie, l'hiver, la distance et la ténacité des hommes mirent fin à sa grandeur. Si Austerlitz avait donné à Napoléon la gloire des dieux, la campagne de Russie rappela à l'humanité que même les plus grands sont mortels. »*

- ***Sira :*** *« Et les Incas, Selva… je pense à Cajamarca, à Atahualpa captif… tout un empire brisé en un instant. Comment peut-on se relever d'une telle trahison ? »*

- ***Selva :*** *« Les montagnes et les vallées des Andes ne plièrent pas. L'esprit des Incas, leur mémoire, leur dignité, continuèrent de résister. Même face à la cruauté des conquistadors, leur culture et leurs traditions survécurent. Cela nous enseigne que la force d'un peuple ne se mesure pas seulement à ses défaites visibles, mais à sa capacité à préserver son héritage malgré l'injustice. »*

- ***Sira :*** *« J'ai encore en mémoire la bataille d'Isandhlwana en Afrique du Sud. Les Zoulous affrontant les troupes britanniques…le choc fut brutal, rapide, inéluctable. La violence semble-t-elle inévitable dans ces rencontres ? »*

- ***Selva :*** *« Oui mon enfant, cette bataille montre que la confrontation peut être à la fois désastreuse et révélatrice. À Isandhlwana, la puissance de l'empire britannique vacilla face à la détermination d'un peuple libre. Les tambours de guerre résonnaient, les lances brillaient au soleil, et l'Afrique rappelait que toute conquête coûte du sang et de la mémoire. Il faut toujours se rappeler que la liberté se défend, et que l'honneur ne s'achète pas. »*

- ***Sira :*** *« Et la guerre de l'Opium en Chine… cette civilisation millénaire qui voit ses fleuves et ses jonques chargés de trésors attaqués par un poison étranger… »*

- ***Selva :*** *« Oui, le XIX^{e} siècle fut cruel pour l'Empire du Milieu. La Chine, orgueilleuse et ancienne, fut humiliée, mais elle n'a jamais disparu. Même dans la souffrance, le peuple chinois a gardé son esprit intact. Cela nous rappelle que les nations et les cultures peuvent survivre aux tempêtes, tant qu'elles restent fidèles à leur mémoire et à leurs valeurs. »*

- ***Sira :*** *« Je me souviens aussi de la guerre russo-japonaise. Le Japon, si jeune et refermé sur lui-même, a défié l'empire des tsars. Les navires japonais ont balayé Port-Arthur, et à Tsushima, la mer se couvrit des débris d'une flotte séculaire. C'était un vent nouveau pour l'Asie… »*

- ***Selva :*** *« Exactement Sira, c'était plus qu'une bataille, c'était un signal. L'histoire ne s'arrête pas, elle bascule parfois. L'équilibre des siècles peut changer en un instant. Toutes ces hécatombes, toutes ces guerres, nous montrent que la folie humaine ne connaît pas de limites, mais elles nous enseignent aussi la résilience et la capacité des peuples à renaître. »*

- ***Sira :*** *« Et pourtant, dans notre monde contemporain, il semble que l'humanité répète ces erreurs. La bellicisation, la peur, la course aux armes… les nations vivent dans une logique de confrontation continue. »*

- ***Selva :*** *« Oui, c'est à croire que la maxime* ***Si vis pacem, para bellum*** *(si tu veux préserver la paix, prépare la guerre), n'a jamais été aussi actuelle. La peur devient monnaie courante et la violence technologique envahit nos sociétés. Ainsi, loin d'apaiser les tensions, cette frénésie guerrière traduit une humanité prisonnière de sa propre violence, incapable de se libérer de l'ombre qu'elle projette elle-même. Le monde contemporain semble épris de ses propres désastres, avançant d'aveuglement en aveuglement, il tombe sans cesse de Charybde en Scylla. Entre*

Bataclanistan, Myanmaristan, Sahelistan, Tigreistan et tant d'autres terres où la tragédie frappe, les hécatombes s'enchaînent. Elles se parent parfois de formes nouvelles, mais toujours emportent des milliers de vies, plus de deux mille âmes disparaissant dans le souffle du monde. »

- ***Sira** : « Le sort de Sisyphe ne devient-il pas alors le miroir cruel de notre humanité ? Ce monde condamné à répéter ses erreurs, incapable de toucher à la paix véritable ? Regarde aussi comment la technologie et l'intelligence artificielle modifient nos vies, parfois sans respect pour l'éthique et l'humanité. »*

- ***Selva :** « Oui… les bébés fabriqués en laboratoire, les machines qui décident à la place des humains, les IA ministres… On prétend maîtriser la vie, mais n'est-ce pas là une perte de sens ? C'est un choix, Sira. La technologie peut guérir, libérer, permettre des avancées incroyables. Mais elle peut aussi dériver, si l'humain oublie sa responsabilité. Ce n'est pas à la machine de décider, mais à nous. Et souvent, nous confondons moyens et finalités. L'humanité, après avoir souillé la terre de ses excès et de ses conflits, veut désormais étendre ses ombres et profaner les cieux. Comment peut-on prétendre aimer le ciel et en même temps vouloir le conquérir à coups de machines ? Ces engins, symboles de progrès et de puissance, ne sont-ils pas l'archétype d'une techno débile obstination mortifère, une manifestation de notre époque obsédée par la maîtrise et la domination ? Pourquoi souiller l'azur avec nos débris et nos feux d'artifice mécaniques, alors que la terre regorge encore de mystères intacts, d'espèces dont nous ignorons tout, organisées selon des structures sociales et des ontologies radicalement différentes des nôtres ? Le vrai voyage n'est peut-être pas dans la fuite vers l'espace à mon humble avis. Le véritable voyage est dans la découverte patiente de la richesse invisible qui nous entoure, dans l'humilité face aux formes de vie et aux mondes que nous n'avons pas encore appris à comprendre. »*

- ***Sira :** « Pourtant, malgré toutes ces difficultés, j'ai vu de la bonté… des enfants qui jouent dans les ruines, des mains tendues, des voix fraternelles… »*

- ***Selva :*** *« Voilà ce qui rend le monde digne d'être exploré. Voyager, ce n'est pas seulement admirer, c'est écouter, témoigner, porter ce que d'autres ne peuvent exprimer. Le monde est écrit d'or et de cendres, et il faut savoir lire les deux pour vraiment le comprendre. »*

- ***Sira :*** *« Selva… j'ai le sentiment qu'une crise de sens s'installe partout. Les repères disparaissent, et parfois j'ai l'impression que cette perte devient presque une religion mondiale. Comme si le nihilisme se répandait plus vite qu'une pandémie. Tout va trop vite, on vit dans l'instant, et tout se marchandise.»*

- ***Selva :*** *« Oui Sira, le monde change si vite que l'humanité elle-même se réduit souvent à une simple variable dans une gigantesque entreprise planétaire. Ce qui était autrefois une maison commune devient une machine où le profit domine sur l'humain, et où le calcul froid remplace la sagesse. Dans ce monde où tout s'achète et tout se vend, les données, les émotions, et les savoirs, l'humanité elle-même se réduit à une variable dans une gigantesque entreprise planétaire. Le monde n'est plus une maison commune, il est une entreprise où le profit prime sur l'humanité, et où la logique froide du calcul a remplacé celle de la sagesse. »*

- ***Sira :*** *« Mais c'est effrayant… Comment garder la foi en quelque chose de juste dans un monde qui semble n'exister que pour l'argent et l'intérêt personnel ? »*

- ***Selva :*** *« Il est vrai que c'est inquiétant. Mais il faut aussi savoir regarder les détails, les signes de résistance, les moments de bonté qui subsistent malgré tout. Tu te souviens de ces enfants que tu as vus jouer dans les ruines ? Leurs yeux brillaient, mais leur fatigue était là. Leurs rires cachaient une faim que le pain n'avait pas apaisée… »*

- ***Sira :*** *« Oui…et les malades oubliés dans l'ombre des hôpitaux, ces vies suspendues aux caprices du destin et de l'or des puissants. Les familles déplacées, errant sans maison, sans repos, avec seulement l'espoir comme abri… »*

- ***Selva :*** *« Tout cela montre que la misère et l'injustice sont partout. La pauvreté tisse ses filets, les mères portent le fardeau de la vie sur leurs mains usées, et la corruption s'installe comme un poison. Mais même dans ces ombres, il y a toujours une étincelle : une main tendue, une voix fraternelle, un acte de bonté… »*

- ***Sira :*** *« Oui, je l'ai compris… même au cœur des guerres, des maladies, des souffrances, la bonté persiste. Fragile, mais immense. Et c'est peut-être cela que voyager nous enseigne… Ce n'est pas seulement admirer, c'est témoigner, écouter et porter ce que d'autres ne peuvent crier. »*

- ***Selva :*** *« Exactement, Sira. Le carnet du monde est écrit d'or et de cendres, et pour le comprendre vraiment, il faut apprendre à lire les deux. La beauté et la douleur se côtoient toujours. Ce que tu portes en mémoire n'est pas seulement le chaos, mais aussi ces gestes de courage, et d'humanité. »*

Sira conclut que ce voyage était plein d'enseignements. Il existait des lieux où des enfants jouaient dans la ruine, les yeux brillants mais fatigués, leurs rires cachaient une faim que le pain n'avait pas apaisée. Elle pensa aux malades oubliés dans l'ombre des hôpitaux, ces vies suspendues aux caprices du destin et de l'or des puissants. Aux familles déplacées, sans maison, sans repos, errant sur des routes où l'espoir était leur seul abri. Elle avait vu la misère, la pauvreté tissant ses filets, ces mères au regard digne, mais aux mains usées. Elle avait vu la corruption, les injustices répétées. Pourtant, dans ces ombres, brillait toujours une étincelle, une main tendue, une voix fraternelle.

La bonté subsistait, fragile, mais immense. Et elle comprit alors que voyager, ce n'était pas seulement admirer, mais aussi témoigner, écouter et porter ce que d'autres ne pouvaient crier. Que le carnet du monde fût écrit d'or et de cendres, et qu'il fallait apprendre à lire les deux pour vraiment le comprendre.

Telles furent quelques images du monde inscrites dans sa mémoire, échos persistants d'une réalité qu'elle porterait pour toujours. Elle avait lu dans les plis du passé, l'écriture fragile

du présent. Toutefois, Sira ne se doutait pas qu'elle ferait quelques jours plus tard, la rencontre d'un homme qui éveillerait en elle, les voix de la sagesse.

Chapitre 4

Les paroles de sagesse

Ce jour-là, Sira marchait depuis l'aube dans un village tranquille, ses pas résonnant doucement sur le sol. C'était un dimanche *(Dies Solis),* Le monde semblait lourd de mystère et d'injustice, et elle continuait de porter au fond d'elle, un flot de questions qui tourbillonnaient au plus profond de son être.

Alors qu'elle passait devant une maison ancienne, dont la cheminée fumait doucement, une voix l'invita : « Entre, mon enfant. Ici, tu pourras poser tes questions et écouter ce que le monde a à te dire. »

La porte s'ouvrit sur une pièce remplie de livres, de parchemins et de flûtes posées sur des étagères. Un vieil homme à la chevelure argentée et au regard clair s'inclina légèrement. Il dégageait une chaleur et une douceur qui lui donna immédiatement confiance. Sur une petite table, une flûte attendait d'être jouée.

- ***Sira*** *:« Je m'appelle… » commença-t-elle, mais le vieil homme la fit asseoir avant qu'elle ne termine.*
- ***Le vieil homme*** *:« Ici, pas besoin de mots précipités. Chaque question a son temps, et chaque réponse a sa mélodie. » Il prit la flûte et joua un air doux, presque imperceptible, qui semblait caresser son cœur.*
- ***Sira*** *: « J'ai parcouru un voyage de 2000 nuits au-delà de la vallée. »*
- ***Le vieil homme*** *:« Tu as plutôt aiguisé ton esprit durant plus de 2000 nuits. » dit-il.*
- ***Sira*** *: « J'ai tellement de questions qui taraudent mon esprit. »*
- ***Le vieil homme*** *:« Chacune de ces questions porte un chemin, parfois un secret à révéler. »*
- ***Sira*** *:« Pourrais-je venir vous voir plus souvent ? »*
- ***Le vieil homme*** *: « Ma porte t'est ouverte pour six dies solis, j'essaierai de t'aider à trouver les réponses que tu cherches. »*

Premier dies solis

Alors qu'ils marchaient sur un sentier de pierres chaudes, elle demandait au vieil homme,

- ***Sira :*** *« Vieil homme, qu'est-ce que la liberté ? »*

Il observa les nuages se reflétant dans la rivière avant de répondre.

- ***Le vieil homme*** *: « La liberté véritable ne naît pas du pouvoir d'agir sans entrave, mais de l'art de gouverner son propre esprit. Écoute Épictète : "N'aspire pas à ce que les événements se passent comme tu le souhaites, mais plutôt qu'ils se passent comme ils se passent, et tu seras heureuse." Celui qui domine ses désirs est maître de lui-même. Il pointa du doigt un embouteillage de fourmis sur un tronc tombé. Regarde ces fourmis, toutes pressées vers leur but. Si tu es coincée dans un embouteillage, tu ne peux pas changer le trafic, mais tu peux décider de t'énerver ou écouter la musique de ton cœur. Veux-tu contrôler tout ce qui t'échappe où accepter le flux de la vie et transformer les obstacles en opportunités ? Rappelle-toi Kant : ''Agir avec liberté, c'est agir selon une maxime que tu pourrais vouloir universelle. La véritable liberté naît de la maîtrise rationnelle de tes actions''. »*

Deuxième dies solis

Ils s'arrêtèrent près d'un petit jardin sauvage où poussait un pissenlit solitaire.

- ***Sira :*** *« Vieil homme, pourquoi chaque être vivant est-il unique ? »*
- ***Le vieil homme*** *: « Chaque fleur, chaque insecte, chaque créature a sa place dans l'harmonie du cosmos. Sénèque disait : "La nature ne fait rien en vain. Elle a disposé chaque être avec soin, dans un ordre parfait." Et surtout, écoute Yacouba TRAORE quand il disait que : "Ce n'est pas parce que le caméléon est équilibriste qu'il change de couleur, mais c'est parce que la nature a horreur de l'uniformité."»*
- ***Sira l'interrogeait encore*** *: « Qu'est-ce qui entrave l'unicité de notre monde ? »*
- ***Le vieil homme :*** *« C'est la religion des murs mon enfant. Quand l'esprit se ferme, quand les hommes construisent des barrières plutôt que des ponts, l'unicité se perd. Veux-tu considérer certaines vies comme insignifiantes, ou chercher la valeur dans chaque existence et contribuer à l'harmonie collective ? Kant rappelle: ''Traite toujours l'humanité comme une fin et jamais comme un simple moyen.''»*

Troisième dies solis

En traversant un marché animé, elle vit un homme voler un fruit sans que personne ne le remarque.

- ***Sira :*** *« Vieil homme, que dois-je penser de la justice ? »*
- ***Le vieil homme*** *: « L'injustice est partout mon enfant '' Mais elle ne peut atteindre que celui qui y consent.'' Où se trouve la vraie justice quand chacun défend ce qu'il pense être juste ? Chacun de nous a sa propre idée du bien et du mal, elle est nourrie par notre éducation, notre culture, notre foi ou nos épreuves. Ce qui paraît juste et honorable pour l'un, peut sembler injuste et révoltant pour l'autre. Alors, la justice devient comme un terrain de confrontation où s'entrechoquent les convictions, les intérêts et les vérités de chacun. Marc Aurèle écrivait : ''Quand quelqu'un agit mal, pense que sa conduite lui est propre et ne te concerne pas intérieurement.'' Le plus important ce n'est pas d'être d'accord sur tout, mais plutôt de pouvoir trancher entre des désaccords »*
- ***Sira*** *: « Sommes-nous l'espèce la plus nuisible »*
- ***Le vieil homme*** *: « De la bonne et de la mauvaise graine, il y en a partout. Mais de toutes les espèces vivantes sur cette terre, l'être humain est à mon humble avis celui qui se rapproche le plus d'un démon. L'espèce humaine consomme presque tout ce qui vit, tandis que les autres espèces se limitent à quelques ressources. Cependant face à cette réalité, veux-tu te laisser consumer par le ressentiment et la désillusion, ou conserver ton intégrité et agir avec discernement ?»*

Quatrième dies solis

Ils entamèrent une marche le long d'une rivière où les reflets du ciel semblaient se déchirer.

- ***Sira*** *: « Vieil homme, pourquoi tant de guerres dans le monde ? »*
- ***Le vieil homme :*** *« Parce que l'humanité n'a pas encore appris à distinguer le patriotisme du nationalisme. Aimer ce que nous sommes est noble. Toutefois, aimer*

au point de dénigrer ce qui n'est pas nous, conduit très souvent à des atrocités. Ne pas aimer l'autre, c'est ne pas vraiment s'aimer.»

- ***Sira** : « Je pense aux êtres qui s'oublient. »*
- ***Le vieil homme** : « Rien n'est éternel mon enfant. Tu sais, Épictète enseignait que : "Les hommes tissent des liens, mais tu ne dois pas t'attendre à ce qu'ils durent toujours. Celui qui accepte le flux de la vie demeure serein." Quand un ami quitte ta vie, veux-tu pleurer sa perte et résister au changement, ou garder le souvenir des moments partagés et rester ouverte à de nouvelles amitiés ? »*

Cinquième dies solis

Ils s'assirent sur un vieux pont de bois qui craquait sous leurs pas.

- ***Sira** : « Vieil homme, pourquoi la mort ? »*
- ***Le vieil homme** : « La mort est une composante du cycle de la vie. Sénèque disait : "La mort n'est pas mauvaise, elle ne nous concerne que lorsque nous existons encore." »*
- ***Sira** : « Moi, je veux vivre éternellement. »*
- ***Le vieil homme** : « L'éternité n'est pas ce que tu crois, elle est tout autre. Son essence prend sa source dans les souvenirs. Les souvenirs que tu laisseras dans les mémoires, le cœur des êtres qui te feront vivre éternellement, telle est la voie de l'immortalité. »*
- ***Sira** : « Pourquoi les guerres, le sang et toujours plus de sang ? »*
- ***Le vieil homme** : « Les guerres naissent très souvent des passions humaines, mais le sage est celui qui écoute la raison avant le feu des émotions. Si tu souhaites arrêter ces hécatombes un jour, n'oublie pas les propos de Nietzsche qui nous enseigne que : "Celui qui combat des monstres doit veiller à ne pas devenir lui-même un monstre."»*
- ***Sira** : « Qu'est-ce qui pourrait donc unir l'humanité ? »*
- ***Le vieil homme** : « Un sage m'a dit un jour que lorsque le monde sera confronté à une menace immense pour l'existence, les êtres humains, malgré leurs différences, cesseront de se diviser. Dans ce moment de danger, ils s'uniront pour protéger ce*

qui compte vraiment. Toutefois, face à la souffrance, veux-tu te laisser paralyser par la peur et la tristesse, ou agir pour soulager ce que tu peux ? »

Sixième dies solis

Ils passèrent devant une vieille femme assise sur le seuil de sa maison, sans un sou, mais souriante.

- ***Sira*** *: « Vieil homme, pourquoi tant de pauvreté ? »*
- ***Le vieil homme*** *: « Parce que l'avidité de l'homme lui a fait perdre son humanité. Le malheur des uns nourrit parfois le bonheur de certains. Mais la véritable richesse est intérieure. Marc Aurèle nous enseigne : "Considère que ce qui est vraiment à toi, c'est ton esprit et ta volonté." Si quelqu'un vit dans un petit logement sans argent mais offre chaleur, sagesse et soutien aux autres, sa vie a-t-elle moins de valeur que celle d'un riche matérialiste égoïste ? Le plus important, c'est d'apprendre à valoriser l'esprit et la vertu comme de véritables trésors. »*
- ***Sira*** *le regarda, bouleversée : « Vieil homme, tout cela est beau, mais comment puis-je soigner le monde ? »*
- ***Le vieil homme*** *: « Écoute Churchill : ''Là où se trouve une volonté, il existe un chemin''. À présent, il te revient de choisir : veux-tu chercher à changer le monde seule, malgré tes limites, ou commencer par transformer ton propre esprit et inspirer par l'exemple ? »*

Dans le silence qui suivit, Sira comprit que la sagesse ne réside pas seulement dans les réponses, mais dans les choix que l'on ose faire.

- ***Sira*** *: « Vous ne m'avez toujours pas dit votre prénom vieil homme. »*
- ***Le vieil homme*** *: « Appelle-moi Kroh. »*
- ***Sira*** *: « Nous sommes le sixième dimanche et donc le dernier jour de votre présence ici, vous reverrai-je Kroh ?»*
- ***Kroh*** *:« Je l'espère, peut-être dans le murmure du vent… » rétorqua-t-il doucement.*
- ***Sira*** *: « Qu'est-ce qui vous a poussé à m'accorder de votre temps si précieux ? »*

- ***Kroh*** *: « Le rôle d'un adulte c'est d'endosser les souffrances du monde afin d'apaiser les cadets. Le rôle d'un adulte, c'est d'éduquer car éduquer c'est aider à prendre conscience. Le rôle d'un adulte c'est de laisser un chemin, un savoir vivre à la postérité. »*
- ***Sira*** *: « J'espère que je pourrai encore m'abreuver de votre savoir durant des centaines de lunes. »*
- ***Kroh*** *: « Tu sais, l'on ne disparaît que lorsque l'on est oublié par ceux que l'on a aimés. Ad vitam aeternam, je continuerai de vivre à travers tes actes et tes pensées, dans le murmure du vent. »*

À chaque question, le vieil homme jouait un air différent, et Sira sentit que la musique traduisait ce que les mots ne pouvaient dire. Les mélodies portaient l'émotion, la profondeur et la sagesse. Elle réalisa que la connaissance pouvait se ressentir autant qu'elle pouvait se comprendre.

Et c'est ainsi que les jours passèrent, rythmés par les questions, les réponses et les airs de flûte. Elle se sentit plus forte, plus curieuse, plus capable d'affronter le monde avec un cœur ouvert et une pensée claire. Elle comprit que la sagesse n'est pas un savoir terminé, mais un chemin qui s'éclaire à chaque pas, à chaque question posée, et à chaque réponse méditée.

Le vieil homme, toujours à l'écoute, continua de lui montrer que la vie est une danse faite de rires et de larmes, de rencontres et de réflexions. Soudainement, Sira se souvint du vœu que Selva avait à son égard : « Puisses-tu écrire ton histoire et façonner chaque nuit d'incertitude en une aurore d'espoir et de victoire, comme Shéhérazade dans ses mille et une nuits. » Sira trouva ainsi en la balsamine la voix de sa conscience.

Chapitre 5

Les voix de sa conscience

Le silence qu'elle avait appris à écouter et à chérir, prenait maintenant une dimension nouvelle. Il devenait presque pesant, avec parfois des questions sans réponse. Sira continuait de se demander : « Les guerres, existent-elles parce qu'il y a des armes, ou les armes, existent-elles parce que les hommes n'ont jamais su s'entendre ? Face à un envahisseur décidé à briser notre tranquillité, faut-il accepter la paix au prix de la soumission, ou faut-il courir le risque de la guerre au nom de la liberté ? Comment puis-je apaiser les douleurs de ce monde ? » Autant de questions qui tourbillonnaient dans son esprit comme une brume dense qui refusait de se dissiper.

Elle s'arrêta près d'une rivière où l'eau coulait avec lenteur et gravité. Le reflet des arbres et du ciel se mouvait doucement à la surface, et Sira contempla son visage dans l'eau. Elle vit ses yeux, grands et lumineux, mais aussi chargés de fatigue et de questions. La solitude qu'elle avait ressentie durant cette nuit d'exil, se faisait plus tangible. Elle pleura, longuement, sentant le poids du monde se poser sur ses petites épaules.

Les oiseaux chantaient moins, les renards observaient à distance. Sira comprit que même les plus attentifs et protecteurs peuvent parfois être silencieux face à la douleur. Elle sentit alors l'immense responsabilité d'exister et d'observer, de comprendre sans toujours pouvoir agir.

Les jours passèrent, elle marcha dans le silence. Elle observait les enfants qu'elle croisait, souvent malheureux, parfois solitaires, parfois oubliés par le monde des adultes. Elle voyait les blessures visibles et invisibles des animaux et de la nature. Arbres abattus, rivières polluées, nids détruits. Chaque image s'imprimait dans son esprit comme une leçon douloureuse : le monde est beau, mais il est fragile.

Elle apprit à méditer sur ce silence, à le transformer en écoute attentive et en compréhension. Elle se posait auprès des arbres, des rivières et des animaux, absorbant leurs mouvements, leurs sons, leurs énergies. Elle commença à percevoir que le silence pouvait contenir des réponses que les mots ne pouvaient exprimer. Chaque souffle du vent, chaque clapotis d'eau et chaque frémissement de feuille portaient un message, un enseignement.

Une nuit, allongée dans son petit monde, elle se parla à elle-même, comme pour apaiser son cœur troublé : « Le monde est lourd, mais je suis là. Je dois apprendre à porter ce poids, à l'accepter et à agir avec soin. » Puis pour la première fois depuis bien longtemps, elle sentit un souffle de réconfort.

Sira comprit que le poids des questions et du silence faisait partie du chemin, et que chaque question sans réponse était une invitation à chercher plus loin, à observer plus attentivement et à cultiver la patience. Les ombres de la peur et du doute demeuraient, mais elles perdaient de leur force face à la détermination qu'elle sentait grandir en elle.

Le lendemain matin après avoir reçu les chaleureux câlins de Selva comme il était coutume, elle reprit sa balade. Parfois seule, parfois accompagnée des compagnons qui partageaient sa route. Chaque pas lui rappelait que la vie est un équilibre fragile entre ombre et lumière, silence et voix, joie et tristesse. Elle sentit alors que le vrai courage réside dans l'acceptation du poids du monde tout en continuant d'avancer. Pour elle, le silence et les questions n'étaient pas des ennemis, mais des guides.

Elle observa un oiseau blessé au bord d'un ruisseau. Ses ailes étaient froissées, et il ne pouvait plus voler. Elle s'accroupit doucement, parlant avec une voix douce, presque un chant : « Ne t'inquiète pas, je vais t'aider. » Avec patience, elle nettoya ses plumes, l'aida à se nourrir et resta près de lui jusqu'à ce que ses ailes retrouvent un peu de force. Quand l'oiseau s'envola enfin, ses chants résonnèrent comme un hymne à la joie, et Sira sentit une chaleur profonde envahir son cœur.

Les jours suivants, elle se mit à observer tout ce qu'elle pouvait aider à guérir. Un lapin coincé dans un buisson, un arbuste brisé par la tempête, une fleur fanée par le soleil : chaque petit geste, chaque attention, semblait faire éclore en elle une joie nouvelle. Elle comprit que l'espoir se crée par l'action et la présence attentive, et non seulement par les mots ou les souhaits.

Sira rencontra d'autres enfants sur sa route. Certains étaient timides, d'autres tristes. Elle leur offrit des fruits, des histoires et surtout son attention. Elle écoutait leurs peurs et leurs rêves, et parfois, simplement par sa présence, elle faisait naître un sourire. Elle découvrit

que la bonté et l'amour sont contagieux, qu'un petit geste peut déclencher un souffle nouveau.

Ses compagnons d'aventure continuaient de l'accompagner, témoins silencieux et complices de ses actions. Les oiseaux volaient autour d'elle, certains apportant de petits cadeaux comme des baies, des plumes. Les renards et les lapins la suivaient parfois à distance, observant et partageant le chemin. Chaque rencontre, chaque échange, amplifiait le sentiment que le monde, malgré ses ombres, était rempli de vie et de beauté.

Cette nuit-là, de retour chez elle, elle s'assit et se parla à elle-même : « Un petit geste peut changer le monde. Un sourire peut créer le chemin car, l'espoir naît lorsque l'on choisit d'aider les autres. »

Sira comprit que sa mission n'était pas de changer le monde entier, mais de se transformer elle-même en porteur d'espoir, en créant autour d'elle une aura de bonté, de curiosité et d'attention. Pour elle, chaque geste, aussi petit soit-il, avait un impact profond et durable.

Sira marchait maintenant avec détermination, sachant que chaque pas et chaque sourire construisent un avenir meilleur. Elle se répéta souvent : « Si le monde est à l'image d'une rose, moi je serai la balsamine. Cette fleur qui sourit face à l'adversité et continue de vivre. Elle qui est la force tranquille, la résilience incarnée. Elle qui s'épanouit au sein des rochers éternels, là où d'autres fléchissent. »

Cette odyssée permettra à Sira de faire un choix décisif, une raison d'être qui guidera pour toujours ses pas.

.

Chapitre 6

La résolution

Durant deux mille nuits, elle a parcouru le monde. À pied, à cheval, ou en bateau, elle a croisé tant de peuples dont elle ne parlait pas la langue. Elle a même remonté les rivières du temps pour mieux saisir le présent. Tous ces voyages, elle les devait à Selva. La belle guérisseuse héritière d'une famille de nobles, lui a offert le monde comme un trésor. Aujourd'hui, elle sait que chaque pas de cette odyssée en valait la peine, et que le chemin lui-même était déjà une récompense.

Elle se souvenait des enfants rencontrés, des animaux blessés, des rivières des arbres fragilisés, des mémoires du passé et des réalités actuelles. Chacun portait une leçon silencieuse, un appel à protéger, à aimer et à agir avec attention. Sira comprit qu'elle ne pouvait pas tout changer, mais qu'elle pouvait faire une promesse à la vie qui était celle d'être une source d'espoir pour ceux qu'elle rencontrait.

Assise au bord d'un ruisseau, elle murmura sa promesse : « Je marcherai toujours avec le cœur ouvert. Je protégerai ce que je peux, j'apporterai la joie, et je n'oublierai jamais que chaque geste compte.» Le vent passa, léger, comme pour approuver ses paroles, et les oiseaux se mirent à chanter autour d'elle.

Le chemin devant elle n'était pas facile. Des collines escarpées, des forêts sombres et des rivières larges et rapides se dressaient sur sa route. Mais chaque obstacle devenait une occasion de se rapprocher de sa promesse. Elle apprit à trouver des passages sûrs, à écouter les conseils des autres et à observer les signes du monde. Elle comprit que la persévérance et la vigilance étaient des alliées essentielles de l'espérance.

Elle rencontra des êtres perdus et dépourvus de rêves, d'autres effrayés. Elle leur parla doucement, leur tendit la main, partagea sa nourriture et son sourire. Sira sentit que sa promesse devenait contagieuse, car chaque personne qui recevait sa lumière retrouvait un peu de confiance et de courage. Elle comprit alors, que les promesses les plus puissantes sont celles que l'on tient à travers l'action, et non seulement par les mots.

Les animaux continuaient de veiller sur elle, la nature semblait reconnaître son engagement. Ils suivaient son chemin, offrant des signes et des encouragements silencieux. Sira apprit à lire ces signes, et à sentir les nuances.

Chaque nuit, elle méditait sur sa promesse et sur la route parcourue. Elle revoyait ses rencontres, ses gestes et les leçons apprises. Elle pensait au souhait de Selva à son égard qui lui disait :« Puisses-tu écrire ton histoire et façonner chaque nuit d'incertitude en une aurore d'espoir et de victoire comme Shéhérazade dans ses mille et une nuits. » Le poids du monde était encore présent, mais il n'écrasait plus son cœur. Au contraire, il lui donnait un sens, une raison de continuer et de grandir car, tenir sa promesse signifiait accepter les difficultés et continuer malgré tout.

Au fil des jours, elle découvrit que la promesse portait ses fruits car les fleurs reprenaient vie, les rivières semblaient plus claires, et les enfants étaient plus joyeux. Tout se propage naturellement lorsqu'on choisit d'agir avec sincérité et constance.

Elle marcha alors avec un sentiment de plénitude et de responsabilité. Elle sentit que son chemin n'était pas seulement le sien car, il appartenait à tous ceux qu'elle avait rencontrés et à tous ceux qu'elle croiserait encore.

Elle se souvint.

Au cours de cette odyssée à travers les terres et les mers, Sira s'imprégna d'une vérité simple mais implacable : les humains sont tous liés à une chaîne, visible ou invisible. Chacun, qu'il le veuille ou non, porte en lui une attache qui oriente sa marche. Certains s'attachent au prestige, poursuivant une gloire qui scintille mais qui parfois s'éteint aussitôt qu'on croit la tenir. D'autres s'attachent au pouvoir, croyant trouver dans la domination, une armure contre la fragilité de l'existence. Il y en a encore qui s'accrochent à la justice, prêts à consacrer leur vie à réparer les torts du monde. D'autres se lient à l'amour, à la famille, ou à la recherche d'une vérité supérieure…

À mesure que ses pas la conduisaient d'un rivage à l'autre, elle voyait se répéter ce même spectacle. L'Homme, incapable de marcher nu dans le désert de l'existence, a besoin d'un fardeau pour se sentir vivant. Nous parlons de liberté, nous la réclamons et la proclamons, nous la brandissons comme un drapeau, mais en vérité, chacun d'entre nous est esclave de quelque chose.

Elle s'est longtemps demandé quelle était sa propre chaîne, ce lien invisible qui l'empêchait de flotter à la dérive. Et dans le silence des nuits solitaires, quand le ciel se couvrait d'étoiles et que les bruits du monde se taisaient, la réponse s'était imposée à elle avec la force d'une évidence, ***elle était l'esclave de la solidarité.***

Être l'esclave de la solidarité, c'était porter dans son cœur une obligation permanente de tendre la main à celui qui tombe, partager son pain avec celui qui a faim, offrir son épaule à celui qui pleure. Beaucoup considèrent cela comme une faiblesse, une naïveté, une perte d'énergie dans un monde où chacun devrait, dit-on, se suffire à lui-même. Mais elle a vu de ses propres yeux que l'homme isolé s'éteint, alors que l'homme qui donne de lui-même se multiplie.

Pour Sira, il existe des chaînes qui écrasent et asservissent. La solidarité, elle, est une chaîne lumineuse. Elle ne l'enferme pas, elle la relie. Elle ne la prive pas de liberté, elle lui donne un sens. Car, être libre seul sans souci de l'autre, n'est qu'une illusion sèche et stérile. Mais être enchaîné à l'autre par le souci de son sort, voilà une servitude qui l'élevait.

Beaucoup lui diront : comment peux-tu être esclave de quelque chose et parler encore de grandeur ? Mais n'est-ce pas le propre de l'existence humaine que d'être toujours lié à une cause, à une passion, à une valeur qui nous dépasse ? Celui qui dit n'avoir besoin de rien est déjà prisonnier de sa propre solitude. Celui qui proclame être totalement libre est déjà esclave de son orgueil.

Elle choisit la solidarité comme raison d'être car, comme le disait Marc Aurèle : « L'âme se colore de la pensée qu'on y entretient. »

La servitude de Sira n'était pas imposée par un tyran, elle était acceptée par son cœur et son âme. « Je suis l'esclave de la solidarité, et c'est dans cette servitude volontaire que je trouverai ma liberté véritable » proclamait-elle. Car aider l'autre, ce n'est pas renoncer à soi-même, c'est se retrouver dans un miroir plus vaste.

Sur sa route, elle avait vu des peuples en guerre, détruisant leurs propres maisons pour défendre une idée abstraite de territoire. Mais même dans les ruines, il y avait des femmes

qui partageaient leur dernier morceau de pain avec des enfants orphelins. Elle a vu des riches entourés d'or, mais appauvris par la solitude, et aussi vu des pauvres qui n'avaient rien, mais qui par la chaleur de leurs gestes, semblaient plus riches que des rois.

Chaque étape de son voyage lui a confirmé cette vérité, l'homme survit moins par sa force que par les mains tendues autour de lui. Dans le désert, une seule gourde d'eau partagée vaut plus que mille palais construits. Dans l'hiver, une couverture donnée à autrui chauffe deux corps à la fois, celui qui reçoit et celui qui donne.

Il y a ceux qui s'obsèdent du pouvoir, et cette obsession les ronge de l'intérieur. Il y a ceux qui s'obsèdent de l'argent, et cette obsession les laisse souvent vides au soir de leur vie. Sira, quant à elle, était obsédée par la solidarité, et cette obsession la nourrissait. Elle se réveillait chaque matin avec une tâche, celle de ne pas laisser le monde sombrer dans l'indifférence.

Elle se répéta : « Qu'on le veuille ou non, nous avons tous besoin d'une obsession pour tenir le coup et continuer d'avancer, nous sommes tous esclaves d'une idée, d'un désir, d'une raison d'être, d'un feu intérieur. Je suis l'esclave de la solidarité. Chaque fois que j'aide, je ne perds rien, je gagne. Je gagne une étincelle de sens dans un monde souvent vide. Je gagne un fragment d'humanité dans un temps où tout se déchire. Je gagne un compagnon de route, fut-il anonyme, dans un voyage qui autrement serait trop long pour une seule âme. Et c'est ainsi que je comprends aujourd'hui le sens de cette vie, celle de ma vie. Chercher la liberté est peut-être la plus belle des servitudes, mais vivre pour la solidarité est la plus noble des chaînes. Car cette chaîne n'attache pas les poignets, mais les cœurs. »

Puis elle se souvint que cette nuit d'exil, ce fut par solidarité que les animaux veillèrent sur elle et apaisèrent sa solitude. Leur présence fut une chaleur silencieuse, un refuge né d'un instinct plus grand que les mots.

C'est par solidarité que Selva l'a recueillie, qu'elle lui a ouvert les portes du monde, et qu'elle l'a éduquée dans l'art d'aimer la vie et de comprendre sa complexité. Elle fut pour elle une mère et une amie, une lumière au cœur de l'inconnu.

C’est encore par solidarité que le vieil homme à la chevelure grise (Kroh) a répondu à ses préoccupations, guidant ses pas à travers les abîmes des questions existentielles. Ses paroles, gravées dans son esprit, furent des lanternes dans la nuit de ses doutes.

Alors, par solidarité, elle donnera au monde ce qu’il lui a offert, du mieux de ses possibilités. Car elle croit désormais qu’il n’existe pas de plus noble héritage que celui de partager à son tour, la force qui l’a portée.

Les savoirs absorbés au fil de son odyssée ont composé en elle une danse unique. La solidarité s’est faite écho dans son cœur, et elle choisit d’en faire la route qu’elle suivra pour toujours. Marchant librement parmi ses terres et ses étoiles, laissant ses pas dessiner un chemin de vie où le partage et l’entraide seront les seules véritables boussoles. Si le monde incarne la rose, elle trouvera en la balsamine le chemin.

Les semaines passèrent puis une nuit de pleine lune dans la forêt fruitière, non loin de la vallée des quatre-chemins, le monde se referma. Kroh partit pour son long voyage vers les cieux. Selva était là aussi, veillant sur lui sans jamais faiblir.

Sira se souvint des mots du vieil homme.

‘‘Le rôle d’un adulte, c’est d’endosser les souffrances du monde afin d’apaiser les cadets, le rôle d’un adulte, c’est d’éduquer car éduquer c’est aider à prendre conscience. Le rôle d’un adulte c’est de laisser un chemin, un savoir-vivre à la postérité, l’on ne disparaît que lorsque l’on est oublié par ceux que l’on a aimés. Ad vitam aeternam, je continuerai de vivre à travers tes actes et tes pensées, dans le murmure d’un vent.’’

Puis elle fit ses adieux à Kroh à travers ces mots : « Dans cette danse des savoirs, tes enseignements ont éclairé mon esprit et m’ont aidé à trouver ma raison d’être, ma symphonie. Même si ce monde semble voué à perdre son âme, je défierai le destin par la force de la solidarité et y sèmerai des graines d’espoir. J’écrirai mon histoire et façonnerai chaque nuit d’incertitude en une aurore d’espoir et de victoire comme Shéhérazade dans ses mille et une nuits. Telle la balsamine, fragile et pourtant fière, je m’élèverai parmi les rochers. Gardienne des éclats de ton savoir et de tes lumières, je serai l’enfant monde. »

Et toi, en quoi réside l'essence de ton existence ?

L'ENFANT MONDE

LA DANSE DES SAVOIRS

Orpheline de guerre et exilée, Sira découvrira enfin un toit, une mère, une vie. Mais au-delà de la sécurité et de l'accueil, une question primordiale habitera son innocence : quel est le véritable sens de la vie ?

Au fil d'un voyage de deux mille nuits, au-delà de la vallée des quatre-chemins, entre mémoires oubliées et réalités contemporaines, les paroles de sagesse et les expériences accumulées durant son odyssée se transformeront en pas dans sa danse des savoirs, tissant en elle une symphonie unique.

Si le monde incarne la rose, elle trouvera en la balsamine le chemin.

Biographie

Né le 11 septembre 1995 à Ouagadougou, au Burkina Faso, TRAORE Namissi est un passionné de réflexion critique et d'analyse, héritier d'un regard affûté sur le monde et la société.

Il est titulaire d'une licence professionnelle en gestion de projet, obtenue à l'Université Aube Nouvelle de Ouagadougou, avant de poursuivre ses études à l'international. Il obtient ensuite un Master 2 en Management des Affaires Publiques et des Institutions à l'École des Hautes Études Internationales et Politiques (HEIP) de Paris, enrichi d'un certificat en communication et influence, attestant de sa capacité à allier réflexion stratégique et expression persuasive.

Soucieux d'élargir ses horizons et de renforcer sa maîtrise linguistique, TRAORE Namissi a également obtenu un certificat en études de langue anglaise à la Florida State University aux États-Unis, consolidant ainsi ses compétences interculturelles et sa capacité à dialoguer dans un contexte international. Ses passions gravitent autour de la philosophie, particulièrement le stoïcisme, de la géopolitique, de la gestion de projet et des affaires publiques, des domaines qui nourrissent sa réflexion sur le monde contemporain.

Ce livre est avant tout un hommage à son père, journaliste et écrivain burkinabé, qui lui a transmis le goût de l'observation, de la critique et de la curiosité. À travers *"La danse des savoirs"*, TRAORE Namissi souhaite partager une vision du monde, inviter le lecteur à s'interroger sur les questions existentielles et le sens de la vie afin de transmettre l'idée que la connaissance et le questionnement sont les clés pour comprendre et agir avec discernement dans un monde mouvance et en évolution.

© 2025 NAMISSI TRAORE Tous droits réservés.
Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite de l'auteur.